

MLP 20329

Παρ ΕΛΣΚΑΤΡ
Remembrances



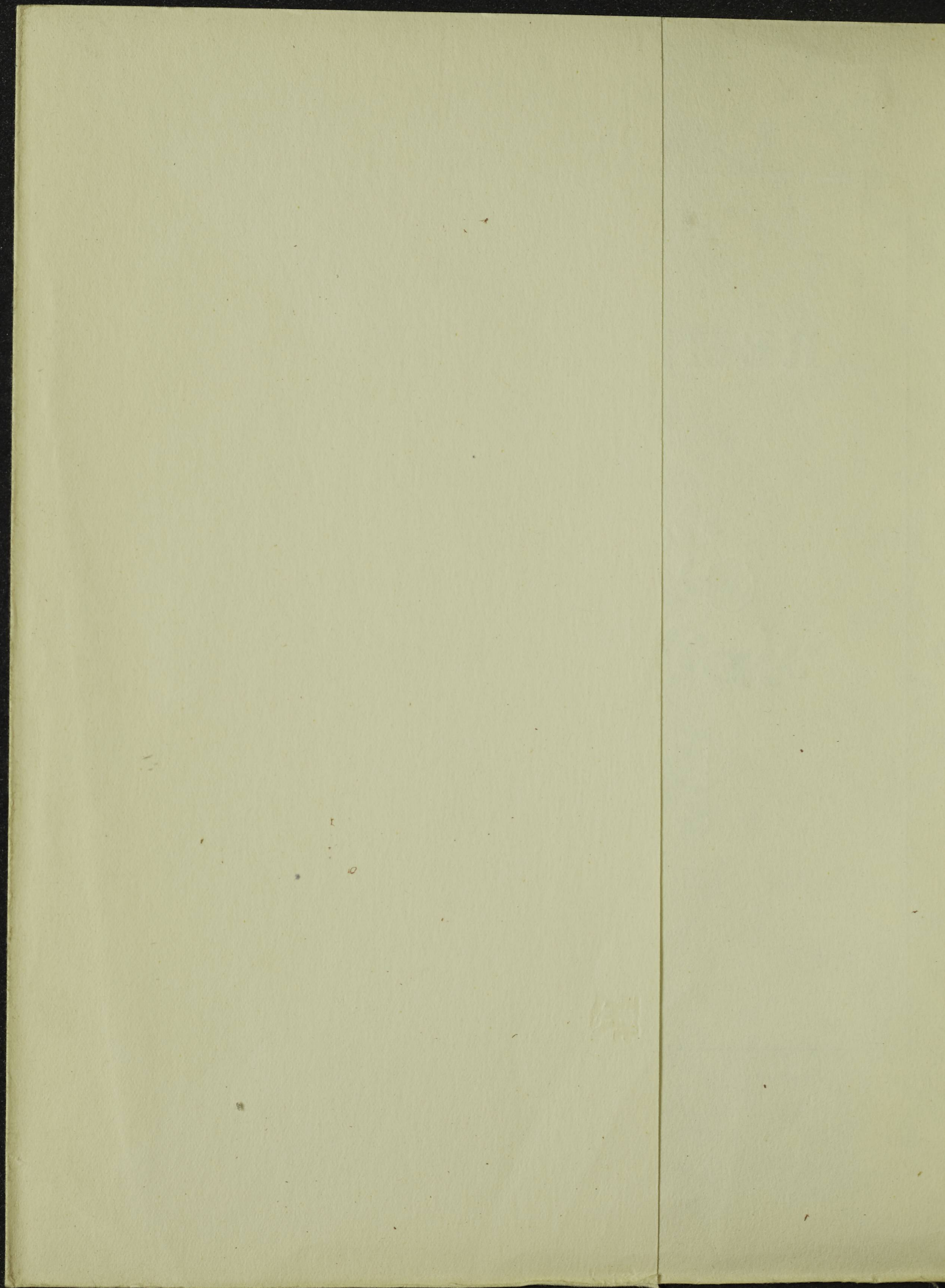
MAX ELSKAMP

REMEMBRANCES



Imprimerie J.-E. BUSCHMANN
ANVERS

—
1924



MLPO 20329

100
10/78

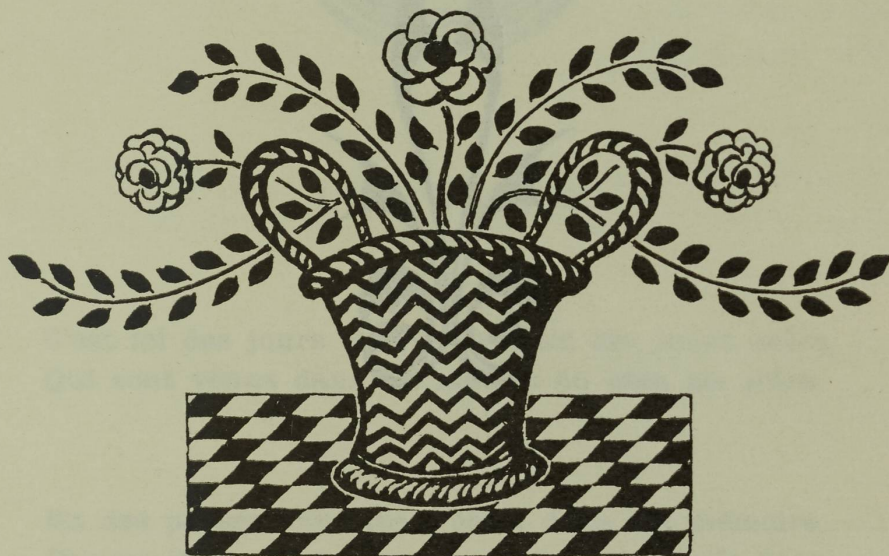
REMEMBRANCES

Il a été tiré de cet ouvrage :
50 ex. sur papier Snow White et
200 ex. sur vélin blanc
tous numérotés.

Exemplaire N° 92

MAX ELSKAMP

REMEMBRANCES



J.-E. BUSCHMANN

Imprimeur

ANVERS

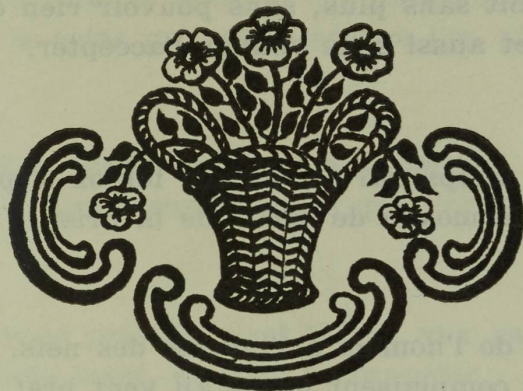
1924

MAX BIRKAMP

REMEMBRANCES



J. E. BIRKAMP
1891



LIMINAIRE

C'est ici des jours clairs, c'est ici des jours noirs,
Qui sont venus dans les matins ou bien les soirs,

En des passés lointains, restés dans ma mémoire,
Comme il en est des songes qu'on fait après boire,

Quand c'est d'âme lassée, de cœur foi abolie,
Que l'on a su la peine et qui est de la vie,

Et qu'on subit sans plus, sans pouvoir rien changer,
Mais alors et aussi sans vouloir l'accepter,

Car dans le temps qui va, en son for on s'épuise,
A chercher le moyen de sortir de la brise,

Et il en est de l'homme à l'inverse des nefs,
Qui elles se complaisent même au vent bref.

Or il est d'autres choses et qui sont en nous
Nous empêchant de trouver ce qui nous est doux,

Et ce sont les passés de bonheur qu'on a eus,
Les amours que l'on sut, de cœur et d'âme à nu,

Et dans les jours qui vont ainsi que vent dans l'air,
On revoit celles qui nous avaient été chères,

En qui nous avions pris foi pour l'éternité,
Qui après sont mortes, ou bien s'en sont allées.

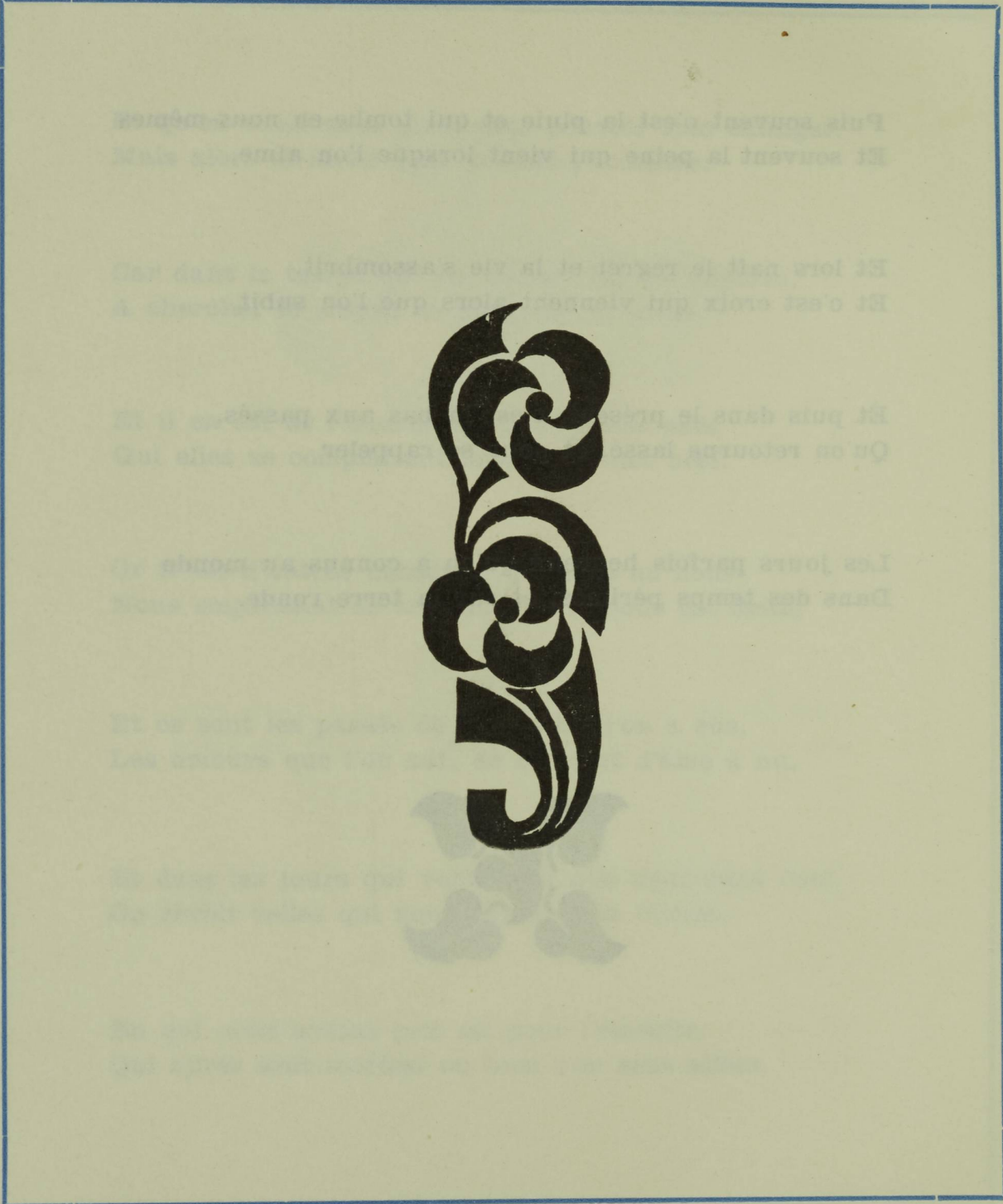
Puis souvent c'est la pluie et qui tombe en nous-mêmes
Et souvent la peine qui vient lorsque l'on aime,

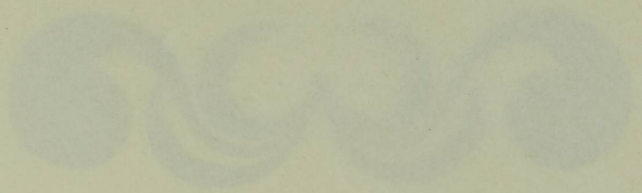
Et lors naît le regret et la vie s'assombrit,
Et c'est croix qui viennent alors que l'on subit,

Et puis dans le présent, c'est là bas aux passés,
Qu'on retourne lassé, et pour se rappeler

Les jours parfois heureux qu'on a connus au monde
Dans des temps périmés, et sur la terre ronde.







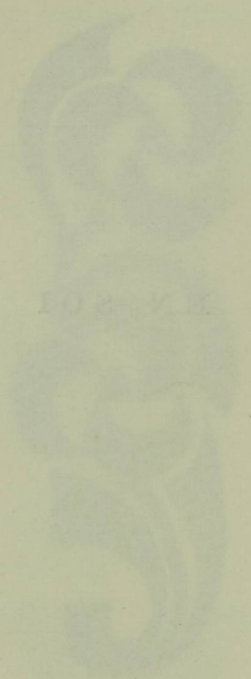
REMEMBRANCE

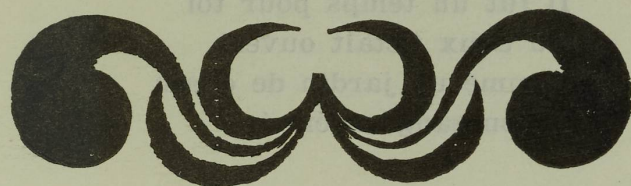
Il fut au **EN SOI**

En les jours de jeunesse
Dont l'innocence s'élevait
Et l'âme s'ouvrait à l'espoir

Quand on est jeune et libre
On a l'âme en liberté
Et l'on se sent en harmonie
Avec tout ce qui est beau

En souriant des choses
Qu'on a vues et qu'on aime
Dont on se sent en harmonie
Avec tout ce qui est beau





I

REMEMBRANCE

Il fut au temps jadis
En tes jours de fortune,
Des femmes ébaudies
Qui venaient comme lunes,

Dans le ciel de tes rêves,
Te visiter parfois,
En les soirs qui s'achèvent
Avérant leur émoi,

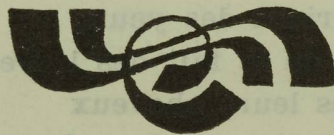
En souriant des yeux,
Comme on le fait des lèvres,
Dénoués leurs cheveux
Sur leur dos, en leur fièvre,

Il fut un temps pour toi
Où doux t'était ouvert
Comme un jardin de chair
A ton sang en émoi ;

Or tu n'y cueillis rien
Malgré l'amour dans l'air,
Car elle était plus loin
Celle qui t'était chère,

Et qui t'aimant en foi
Était sûre et certaine,
Et qui bien que lointaine
Restait présente en toi ;

Et lors, les autres sont
Parties chercher leur bien,
Ailleurs, la lune en blond
Brillant au ciel serein.



II

CELLE QUI DANSE

C'est Celle qui est morte
Ouvre-la, la porte
De ton cœur,

Pour encor la revoir
De matin, ou de soir,
Et sans leurre,

Elle, en vie qui dansait
De nuit aux théâtres,
Où marâtres

Les violons comptaient
Vibrants sous l'archet
Les pas faits

Au ploïement des hanches
Rythmé sur les planches
Du parquet,

Tandis que ses cheveux
Et dénoués eux,
La suivaient.

Or ces derniers étaient
Blonds comme le blé
En été,

Et ses yeux étaient noirs
Comme sont les soirs
Où vent naît,

Sur le bord de la mer
En automne amère
Et sans paix,

Tandis que ses bras nus
Comme faux tendues,
L'air fauchait,

Et sa bouche silente
A lèvres lentes,
Souriait,

Avec la douce grâce
Et qui donne lasse
Le baiser,

Parce qu'on a vécu
Qu'on sait cœur à nu
Qu'amour passe.



III

PRINTEMPS

O viens Marie ! c'est le printemps,
Nous irons là bas dans la plaine,
Loin des contingences humaines,
Chercher la paix qu'on attend,

Sous le ciel bleu qui se confond
Avec la mer plus loin qui chante,
En montant ses vagues démentes,
Qui ne savent où elles vont ;

O viens Marie, le jour est blond,
Et ainsi que tu l'es toi-même,
Et nous irons, et si tu l'aimes,
Boire au puits là-bas dans les joncs,

L'eau vierge qui mire les cieux,
Et qui passent au dessus d'elle,
Et dit lumière comme tes yeux
Lorsque ton âme prend des ailes,

Dans les rêves ou dans les songes,
Ou pour trouver les paradis,
En soi, sans leurre on se plonge,
Pour toucher bien qu'on croit promis,

Dans la vie qui est noire ou rose,
Au gré de l'instant ou de l'heure,
Ou bien sans raison et sans cause,
Ce qui fait qu'on sourit ou pleure.

Or viens, quoi qu'il en soit, Marie,
Il fait printemps, nous nous aimons,
Viens, car c'est ici
Que c'est le ciel que nous voyons,

Et comme un bonheur que l'on touche,
Et la vie alors rédimée,
Ainsi qu'aux baisers qu'ont, les bouches,
On sait en soi, qu'on est aimé.



IV

SAHÈLE

Je te salue Sahèle,
Ma douce et vieille amie,
Voici que dans nos vies
L'automne ouvre ses ailes,

Que nous avons vieillis
Tous les deux dans le monde,
Et avons tout cueilli
Lors sur la terre ronde,

De ce qui en nos fors,
Chantait en nos désirs,
Et que notre cœur dort
Et notre chair expire,

En la beauté qu'on porte
Ainsi que des bijoux,
Et qui l'amour apporte
Alors souvent en nous.

Je te salue, Sahèle,
Car nous avons connu
Ensemble les doux ciels
Ame en foi, cœur à nu,

Aux printemps qui nous furent
Dans des temps périmés,
Sans songer aux futurs
Qui doivent arriver ;

Et la paix nous était
A toi ainsi qu'à moi,
Et sans plus loin penser
Puisque l'on avait joie,

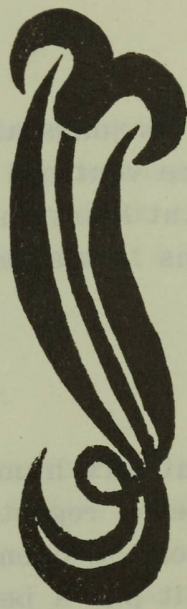
Qui faisait oublier
Les possibilités
De chagrin ou de peines
Et qui sont de ce monde,

Et dont les jours abondent
Et comme vent qui viennent,
Et suivant leurs antiennes
Lors dans la vie semondent,

Apportant aux humains
Lassitude ou regrets,
Sur la voie ou chemin
Qu'on suit par à peu près.

Je te salue Sahèle,
Ma douce et sûre amie,
Qui dans ma vie cruelle
Si tendre m'as souri,

Je te salue Sahèle,
Car mes jours sont comptés,
Pour partir sur mes ailes
Trouver l'éternité.



V

L' A M E

Est-ce toi, ô mon âme,
Que je vois sur la voie,
Parée comme une femme
Qui marche et qui s'en va,

Et sortie de moi-même,
Sous le soleil qui pâme,
Pour la cueillir, suprême,
La paix que tu réclames ?

Pour trouver loin du songe
Les ciels vrais où c'est Dieu,
En lesquels on se plonge
Pour être enfin heureux ?

Est-ce toi, ô mon âme,
En ma chair incarnée,
Qui veux, comme une femme,
Autre robe, et t'orner

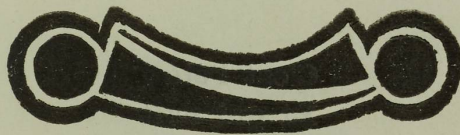
D'ailes comme les anges,
Qu'on voit sur les peintures,
Blanches comme des langes
Ou neiges sur des murs,

Et puis monter si haut
Qu'on ne sait où l'on est,
Comme font les oiseaux
Lorsque c'est Mai qui naît ;

Est-ce toi qui voudrais
Te perdre en l'infini,
N'être plus de concret
Mais d'abstrait qui délire,

Comme atome qui n'est
Que poussière de vie,
Sans raison, sans pensée
Sur la route suivie ;

Je te l'ai demandé,
Tu ne m'as répondu,
Mais lors tu es rentrée
Dans ma chair éperdue.



VI

L'ÉTÉ

C'est l'heure qui sonne
Il n'est personne
Sous ton toit,

Dehors il tonne
L'air brûle,
Et canicule,

C'est l'été
Et qui naît
Dans les flammes,

Et tu es là
Avec ton âme
Rien que cela,

A écouter
D'après-diner
Des voix dans l'air,

Qui disent au ciel
Couleur de miel,
Là-haut l'enfer.

Il fait si chaud
Qu'on croit mourir,
Et pourtant l'eau

Est là, à luire
A l'horizon,
Et c'est la mer,

Montant ses vagues
Et qui divague
Au bleu de l'air,

Où viennent noirs,
Comme montagnes,
Dans l'air qui stagne,

Des nuages de soir
D'où sortent verts
Ou blonds des éclairs

Comme d'un rûcher
Dans des rochers
Bruns, des abeilles,

Quand vient Mai
Et qui naît
Sous le soleil.

Or c'est toi là
Alors tout seul
Et qui attend

Tu ne sais quoi
Et comme en deuil
Et d'un jour lent,

Portant ton cœur,
Ton âme lasse,
Et alors l'heure,

Qui vient et passe
Et dans l'espace
Disant son temps.



VII

LASSITUDE

C'est musique que tu t'es faite
Pour oublier
Dans la vie tes noires défaites
Qui t'ont leurré,

Dans les jours qui vont et qui viennent
D'hiver, d'été,
Apportant suivant leurs antennes
Des croix dressées,

Qu'il faut subir quoi que l'on fasse
Pour éviter
Ce que l'on porte d'âme lasse,
Qui fait pleurer,

Parce qu'on a ri ou aimé,
Ou bien encor
Pour avoir aussi trop rêvé
A ce qui dort

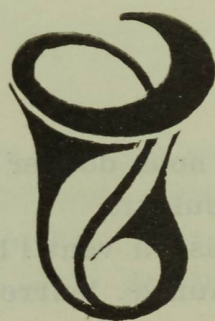
En nous, sans raison et sans cause,
Parce qu'on vit,
Et sur la voie qu'on suit, des choses
D'ombres ou luies,

Sont là pour nous donner la peine,
La douleur,
Comme parfois du vent l'haleine
Embaumée, leurre.

Or pour te sortir de la peine
Aux jours mauvais,
Quand c'est en soi qu'on sait la haine,
Ou le regret,

C'est musique que tu as faite
Pour l'oublier,
Ton âme te faisant requête
De la sauver,

Et comme l'hiver les fleurs fane
Tu l'as chanté
Pour toi-même, et la contenter,
Du Schumann.



VIII

LA PEINE

C'est la peine qui vient
En sa robe de moire,
Et suivant son levain
Te visiter de soir,

Quand tout se tait en toi
Même rêves et songes,
Et qu'alors tu te plonges
Comme en le Nirwana,

Et délié de tout
Ce qui est sur la terre,
Il n'est plus rien de doux,
Il n'est plus rien d'amer,

Mais le Néant qui chante
Comme oiseau au printemps,
En heures longues, lentes,
Ainsi que du Schumann,

Et ton âme, elle lasse,
Se tait, mais se tourmente,
Dans le temps et qui passe
Comme vagues démentes,

De la mer là-bas loin,
Qu'on voit d'éternité,
De soir ou de matin
Descendre et puis monter.

Mais lors c'est lui ton cœur
Et qui bat dans ta chair,
Dans le silence amer
Qui le sait lui son leurre,

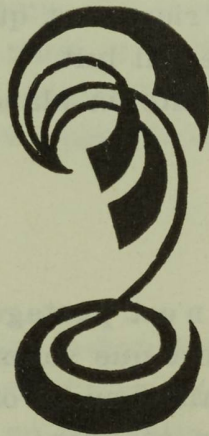
Monte plus haut son sang
Comme blé sur la meule,
Et ton for, te disant
Que peine est d'être seul,

Dans les soirs, en les nuits,
Où plus rien n'est que vent,
Où étoile qui luit,
Où lune dite en blanc,

Où rien n'est partagé,
Où il n'est que soi-même,
Qu'on haïsse ou qu'on aime
Sans rien réaliser.

Or la nuit était belle
Car c'était nuit d'été,
Et comme des abeilles,
Les étoiles luisaient,

Et là-haut, c'était ciel,
Et en-bas, là, toi-même,
Qui attendait des ailes
Pour toucher but suprême.



IX

L'AMIE

Voici ton amie qui s'en vient vers toi,
Fais-toi beau, comme on dit que sont les rois,

Pour lui complaire, même en ta vêtüre,
Et qu'elle te soit certaine et sûre,

Elle qui a des yeux bleus et cheveux noirs,
Et qui se revêt de robes de moire,

Et met à son cou, collier de corail,
Qui se marie aux broches de sa taille,

Voici ton amie qui s'en vient vers toi,
Le ciel est clair ainsi que l'est la foi,

Et les oiseaux chantent eux dans les branches
Ainsi que font les enfants en leurs langes,

Et c'est Mai qui se dit en sa douceur
Et pour la chair ainsi que pour le cœur,

Sur des gazons verts où sont des agnelles
Broutant en troupeau, blondes comme celles

Que l'on aime parfois aux jours d'oubli,
Quand c'est le vin bu et qui vous délie,

Dans les ports après jours d'amertume
Sur les flots en la pluie ou bien la brume,

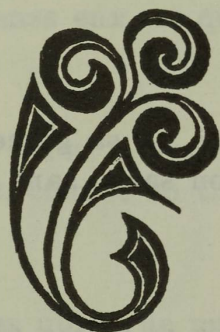
Et de sagesse imposée à la chair,
En les lointains verts ou bleus de la mer.

Or celle ici et qui s'en vient vers toi,
Est autre, car c'est celle que tu aimes,

Et que, depuis des jours qui font des mois,
Tu sais et connais ainsi que toi-même,

Et la voici douce qui te sourit
De ses lèvres roses, de ses yeux noirs,

Lors prends ton bien en l'amour qui te lie,
Car c'est l'amie que tu trouve de soir.



X

LIMBES

Il fait matin en toi, tout est net, tout est clair,
Tes rêves sont lavés, et tes songes vêtus,

Ton âme dort en toi, en sa gaine de chair,
Et ton cœur bat son sang, sans appéter plus,

Et silence est en toi de toutes tes pensées,
Endormies ou allées plus loin, tu ne sais où,

Et dans le temps qui vient, par les cloches sonné,
Il n'est plus rien en toi d'amer ou bien de doux.

Il fait matin en toi, te voici dans la vie,
Sur la voie que tu suis, et de tout délié,

Sans vouloir, sans désirs, toutes choses subies,
Et ainsi, et alors, sans la haine acceptées,

Dans les jours qui sont ou en les jours qui viennent,
Faits d'ombre ou de clartés, et suivant leurs antiennes

Au monde qui se dit ainsi qu'une Judée,
Où ce sont les hommes eux, et qui font commerce,

Dans les villes, les ports, à vendre et acheter,
Et les femmes elles, comme en Chine ou en Perse,

Dans les bars en les nuits, de maillots enrobées,
Attendant sur des divans lors, pour se donner.

Or, comme il est au monde, où rien n'est de durée,
Le matin s'est allé et le soir est tombé,

Et alors c'est en toi, et qui t'es retrouvé,
Et tout ce que tu savais est lors revenu,

Et ton âme rentrée en ta chair, cœur à nu,
Tu t'en es allé vers celle qui t'aimait,

Pour retrouver ta paix que tu croyais perdue,
Alors qu'un peu plus loin, l'amour là-bas chantait.



XI

LA MORT

Tu vas mourir bientôt,
Tu le sais et souris,
Car tu as tout subi
Au long cours de ton lot,

Sur la voie et suivie
Dans des jours eux, falots,
Aux Judées qu'est la vie,
Qu'on quitte tard ou tôt,

Et selon son étoile,
Sans paroles, sans mots,
Pour que la terre nous voile,
Des nuits de son repos,

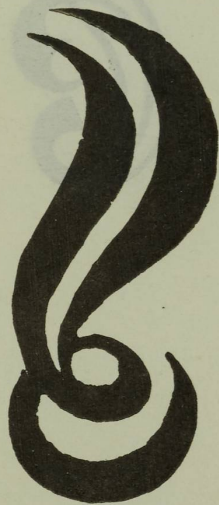
Où c'est le ver qui vient
Alors vous visiter
Pour apaiser sa faim
D'hiver comme d'été.

Tu vas mourir bientôt
Et le trouver l'oubli,
De tout le laid, le beau,
Rencontrés dans ta vie,

Ce que tu as aimé
Ce que tu as haï,
Tes hivers, tes étés,
Et de foi abolie,

Ferme les yeux alors
Pour partir sans regret,
Fais aussi comme on dort,
Etends toi, et sois prêt,

La terre est là ouverte,
Et là-bas qui t'attend,
Et le buis, d'ombre verte,
Et qui dit le printemps.

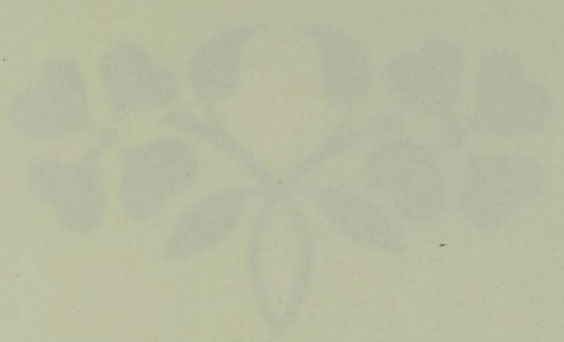


Parce que sans nous, il
Pour partir sans nous
Mais nous sommes en haut
Et nous ne sommes pas

La terre est si ouverte
Et si si si si si
Et si si si si si
Et si si si si si

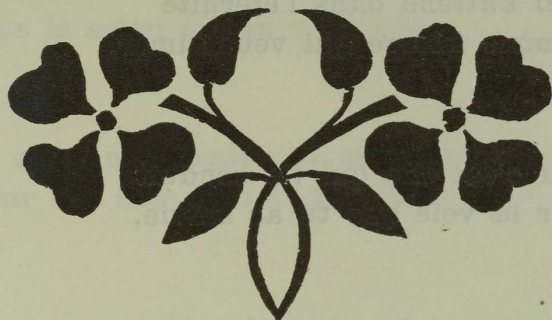


Et si si si si si
Et si si si si si
Et si si si si si
Et si si si si si



COELESTES AQUAE

COLETTES AQUAE



I

LE CIEL

Voici le vent qui souffle et va,
La mer est bleue qui est là-bas,

Ouvre ton cœur comme des ailes,
Mets à ton âme elle, des voiles,

Et pour partir, et dans le ciel
T'en aller trouver ton étoile,

Qui t'attend dans l'éternité
Comme femme qui veut aimer,

Car c'est elle qui t'a conduit
Sur la voie que tu as suivie,

Pendant des années sur la terre
Dans l'amour, les peines amères,

Tout ce qu'on rencontre hors de soi
Et en quoi parfois on prend foi,

Parce que c'est ce qu'on espère,
Qu'on désire comme la chair,

Et que l'on est comme les hommes
Et fatalement en leur somme,

Qui sont avec nous sur la terre,
Pour subir et plaies, et misères,

Ou êtres heureux comme des dieux
Sous le soleil et des ciels bleus

Or chacun a, mais que vie voile,
Pour son âme en lui, son étoile,

Et c'est le sort qui est la loi
Qui la désigne, sans pourquoi,

Pour chacun dès le jour qu'il naît,
Et alors pour l'éternité,

Et le bonheur qu'on trouve en bas
Nous vient, en notre for, d'en haut,

Car c'est, et suivant notre lot,
Que nous sommes heureux ou las,

Dans les jours qui nous sont comptés
D'hiver, de printemps et d'été.

Or toi alors qui sus la peine
Et aux contingences humaines,

Lorsque ton heure sonnera
Puisses-tu la trouver en foi,

L'étoile qui te serait sœur
Pour te donner la paix sans leurre,

Que dans les présents, les passés,
Toute ta vie tu as cherchée.



II

COMMERCE

Voici ton cœur qui s'est ouvert,
Et aussi souvent que ta porte,
Car il a aimé et souffert
Dans le jour que la vie apporte,

De vouloir à tous se donner
Comme le puits fait pour son eau,
Sur la voie où l'on a marché
Suivant son destin et son lot,

Dans les jours qui vont et qui viennent
Où c'est la peine rencontrée,
L'amertume qui vous fait sienne
Et croix alors qu'on voit dressées,

En son for et quotidiennes
Du matin bleu à soir en rouge,
En les contingences humaines
Où s'avère tout ce qui bouge,

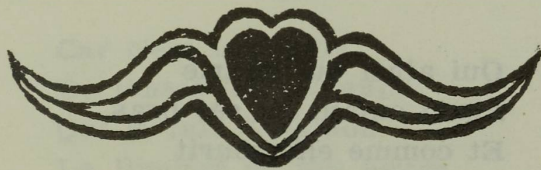
Depuis l'enfant qui lorsqu'il naît,
Comme blessé de vivre, pleure,
Et dans leur for, les hommes faits,
Qui vendent, achètent et leurrent

Aux noirs Judées de la vie,
Qui sont les bourses et les ports,
Où c'est commerce qui dit lie,
Dans l'amertume du vent qui mord.

Or aux villes, il en est tel,
Et dans les villages aussi,
Et dans les nuits bleues ce sont celles
Se donnant à différents prix ;

Ferme ton cœur, ta foi est morte,
Mais ouvre la porte à ton âme,
Pour qu'elle s'envole et t'apporte
La paix douce que tu réclames,

Il est au monde des ciels doux
Et ce sont ceux que tu appètes,
Car ton cœur lui, ne sait plus où
Trouver des fins à ses requêtes.



III

LE VASE

C'est un vase de Chine
Dans le salon qui chante
Gloire à la Khouan-Yinne,
Dans le blanc qui la hante,

Qui ainsi que Marie
Porte enfant en ses bras,
Et comme elle sourit
En la disant sa foi ;

C'est un vase de Chine
Venu de Fou-Khien,
Virginité qui bine
Et avérée en blanc,

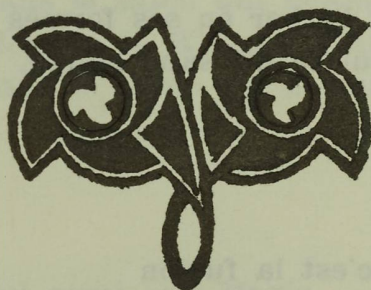
Et sans autre ornement
Que de neige tombée,
Et gelée par le vent,
Dite d'éternité.

Or vase et en qui dorment
Lors toutes les couleurs,
C'est l'éther en ses formes
Et qui se dit sans leurre,

Car c'est la fusion
De toutes les couleurs
Qui la fait d'onction
La lumière en son heure,

Et c'est lors tout le monde
Eclairé par le ciel,
Même la terre ronde
D'une clarté vermeille,

Que le vase blanc dit
Venu de Fou-Khien,
Et sans autre ornement
Montrer les paradis.



IV

SUR LA VOIE

C'est la douceur en toi
Qui est elle, venue,
Et dans ton âme à nu
Ayant perdu sa foi,

En contingence humaine
Dans la vie comme elle est,
Dont alors on prend haine
Parce qu'on la connaît,

Et que c'est ciel qu'on sait
Possible sur la terre,
Loin d'elle, en le retrait
En son for qui s'avère,

Où de tout délié
On est seul comme Dieu
Dans une éternité
Qu'on sent en soi, heureux,

Et l'oubli de toutes
Les plaies et les misères,
Qui apportent le doute
Et qui est de la terre,

Tandis que c'est en haut
Qu'on trouve la lumière,
Et qui le tue le faux
Dans le vrai qu'elle avère,

En donnant sa clarté
Comme pain pour la faim,
En nos âmes allées
Là haut chercher leurs fins.

Or douceur lors qui vient
En nous de vérités,
Dans les soirs, les matins,
Alors qu'on peut toucher,

Que les yeux pour les choses
Voient de façon certaine,
Et pour les pensées, causes,
Et raisons en leur gaine,

En nos fors, expliquées,
Même amour quand on aime,
Lorsque le doute naît
Et parfois en nous mêmes.

C'est la douceur en toi
Qui est elle, venue,
Et ton âme et à nu,
A retrouvé sa foi,

Et alors sur la voie
Marche avec confiance,
Car mortes sont les croix,
Comme la défiance.



V

BOUDDHA

C'est le **Bouddha doré,**
Mon Maître bien aimé,

Et qui lui, sous mon toit,
Au-dessus de mon lit,

Se tient debout et droit
Sur un lotus fleuri,

Et levée sa main gauche
De l'index me montrant,

Et la droite qu'embauche
Le ciel de tulle blanc

Qui me défend des mouches
Sur le lit où je couche,

Dans les nuits d'or d'été
Ou aussi des automnes

Quand en l'air échauffé
C'est éclairs et qu'il tonne.

Or dans la chambre noire
De l'ombre, ou de moire

Les rideaux eux s'agitent
Du vent que temps leur quitte,

C'est silence pourtant
Car voici que l'on dort,

Etendu tout en long
Ainsi que dans la mort,

Dans la chaleur qui pèse
De l'été qui nous lèse,

Malgré l'ombre venue
Et qui se dit à nu,

Dans les heures qui passent
Et elles aussi lasses,

Or Gotama est là
Tout d'or et qui sourit,

Dans le noir et l'émoi
Qu'elle apporte la nuit,

Car c'est rêve qui vient
Et ainsi que divin,

S'avérant comme vie
Et dans l'âme endormie,

Et lors de paix qu'on a
Touché le Nirwana.



VI

L'HEURE

C'est l'heure qui sonne en l'air qui est vide,
A carillons gais, là haut sur la tour,

Qui de longs passés, au ciel est livide,
Usée comme une femme l'est d'amour ;

C'est l'heure qui sonne ici sur la ville,
L'heure du repos car il est minuit,

Et les rues sont vides lors et tranquilles,
Sauf aux bars où la lumière elle luit,

Où sur des divans en robe de moire
Des filles attendent qu'on vienne boire,

Et pour se donner de chair, mais sans foi,
Comme à coupe pleine, c'est vin qu'on boit,

Or le port est là, et les vaisseaux fument
Car départ sera et à tôt matin,

Et les matelots allés dans la brume
Sachant où l'on va lorsque chair a faim,

S'en vont la trouver, en des lieux divers
Pour les apaiser en eux leurs désirs,

Sachant que l'on doit jeuner sur la mer
En ce qui regarde du sang le plaisir.

Or elles sont là en bleu, les métisses,
En cheveux noirs, et qui viennent des îles,

Et se donnent en riant, les lèvres luis
Avec leurs grands yeux noirs et immobiles,

Tandis que l'orgue, en des airs périmés
Jouent des danses qui disent les étés,

De là bas d'où elles sont et qui viennent
Apporter ou la joie ou la peine,

Aux cœurs francs qui portent les matelots,
Et qui sur la voie, le suivent leur lot,

Sans se plaindre des choses et subies
Au long cours de leurs jours d'ombre ou luis,

Sur la mer où ils vont sur leurs navires,
Suivant le vent dans le bien ou le pire.

Or temps qui passe, matin qui revient,
C'est l'heure qui sonne ici sur la ville,

Et les gens levés pour gagner leur pain,
Tandis qu'en les bars, s'endorment les filles,

Et c'est la vie qui se dit ainsi qu'elle est,
Tandis que le coq d'or en haut sur la tour,

Tourne son cou allongé et vers l'est
Et dans le ciel bleu, disant vent d'amour.



VII

M A R I E

Marie, c'est toi ici
Qui m'eus rendu heureux,
Mais soient maudits les cieux,
Et celle qui t'a dit

De moi, des choses fausses,
L'Anglaise ton amie,
Qui mentait et sans cause
Et aussi pour me nuire ;

Marie, je suis contrit,
Car c'est ici le pire,
Qui est désormais nuit
Dans mon âme incertaine,

Car je croyais savoir
Que sûre, tu m'aimais,
D'hiver comme d'été,
De matin et de soir,

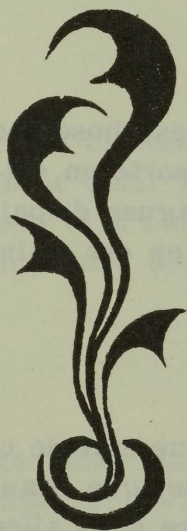
Rien qu'à lire en tes yeux
Qui avéraient la foi,
Et luisaient comme cieux
La paix qu'on sait en soi,

De bonheur qu'on attend
De n'être seule au monde,
Dans les printemps ardents
En bas, sur terre ronde ;

Marie, voici l'hiver
Ainsi qu'entré en moi,
Et gel qui passe en l'air
Apportant son émoi,

Et dans le cœur la haine
Est venue pour se dire,
Dans le regret qu'on a
Qu'on boit à coupe pleine,

En attendant la mort,
Et qui seule pourra,
Dans des jours et sans foi
Mettre fin à ma peine.



VIII

DE SOIR NOIR

Ce sont des choses pâles
Que l'on porte en soi-même,
Comme bagues d'opale
Lorsqu'il en est d'aimer,

Et qu'on ne sait de celle
Qui n'aime, que beauté,
Qui s'avère sans ailes,
Et sans sérénité,

Dans des robes de faille
Qui embrassent leur chair,
En le jour qui défaille
Du soir qui vient dans l'air

Et qui fait l'âme amère,
De l'ombre qui descend,
De deuil et sur la terre
Et apporte le vent.

Ce sont des choses pâles,
Bien que le cœur lui saigne,
Au monde et à l'étal
Au plafond des araignes,

En leurs toiles tendues
Pour capturer les mouches,
Et dans l'ombre perdu
Tout ce qu'on voit ou touche,

De doux ou bien d'amer
Et dans l'heure qui sonne,
Sans plus que bruit dans l'air,
En soi, il n'est personne,

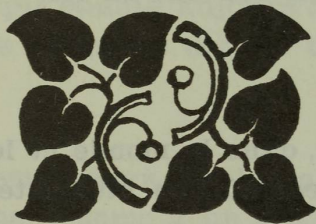
Et c'est lors amertume
Et dans la solitude,
Et comme vent aux hunes
Qui jamais ne s'élude ;

Or c'est alors le leurre
Qui est pour tous les hommes
Et voile le bonheur
Au monde où nous sommes,

Avant que la mort vienne
Nous donner le repos,
Et suivant son antienne
Ne nous laissant que d'os,

Et puis un jour aussi
Sans qu'on le veuille ou puisse,
C'est de nouveau la vie
En-bas qui est reprise,

Car l'âme est immortelle
Et a toujours vécu
Vie qu'on ne se rappelle,
Réincarné, lors plus.



IX

L'ASCENSION

C'est ton âme qui chante aujourd'hui et sans cause,
Elle qui a pleuré et si souvent en toi,

D'avoir perdu sa foi, dans le monde et les choses,
Et qui sont des Judées où l'on vit triste et las,

Dans les jours qui vont et les jours qui viennent,
Et qui font des années, lors suivant leurs antiennes,

Les apportant les plaies, les apportant les croix,
Que l'on porte et ainsi que des nuits comme en soi,

Dans l'ombre alors qui naît en toutes nos pensées,
De tout ce que l'on aime en présent ou passés,

Et quoiqu'on le voudrait, n'y pouvoir rien changer,
Mais que l'on doit subir et alors accepter,

Depuis le jour qu'on naît, jusqu'à ce que mort vienne
Nous donner enfin paix, en la terre paienne.

C'est ton âme qui chante aujourd'hui comme femme,
Heureuse d'être aimée, et dont le désir pâme,

Dans un printemps doux et bleu qu'elle sent en elle,
Et qui lui donne, comme à un ange, des ailes,

Pour monter jusqu'au ciel où se dit la lumière,
Qu'on boit des yeux, ainsi qu'il en est des eaux luies

Et ainsi que la trouve en le sable au désert
Après la journée faite, et las les méharis.

C'est ton âme qui rit de son rêve exaucé,
Après tant de peines en ses jours éprouvées,

A chercher en son for douce sérénité,
Car il ne suffit pas, au monde, d'être aimé,

Pour avoir le bonheur que l'on trouve en les songes,
En lesquels dans les soirs où les nuits on se plonge

C'est ton âme qui sait que toute joie est vraie,
Puis qu'elle nous donne bien que nous avons cherché,

Et désir accompli, est le ciel sur la terre,
Et comme amour l'est lui, pour le cœur et la chair,

Sous la voute en haut transparente comme verre,
Que l'on voit aux printemps, semonder la lumière.

C'est ton âme qui sait qu'un jour changeant de gaine,
Ce ne sera plus ta chair qui la vêtira,

Mais le meilleur de toi, et loin des choses vaines,
Que dans les bleus éthers, elle retrouvera.



C'est ton âme qui est de ton corps le
Ce ne sera plus le chair qui la verra

Mais le meilleur de toi et loin des choses vaines
Que dans les biens se trouvent.

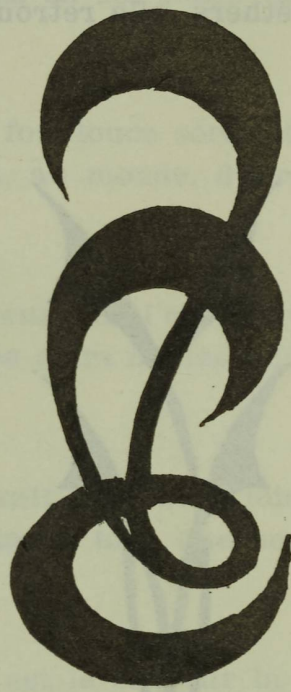
Car il ne faut pas
Pour avoir le bonheur

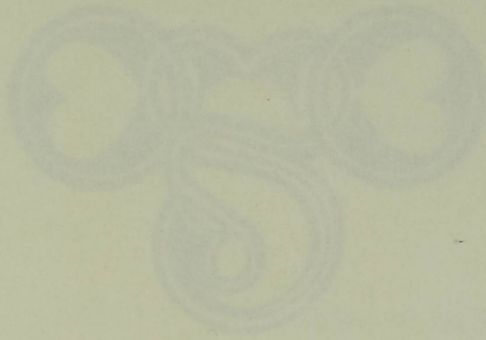
En laquelle on se trouve

C'est ton âme qui est de ton corps le
Puis qu'elle sera

Et dans le monde
Et comme on voit

Que l'âme est de son corps le
Que l'âme est de son corps le



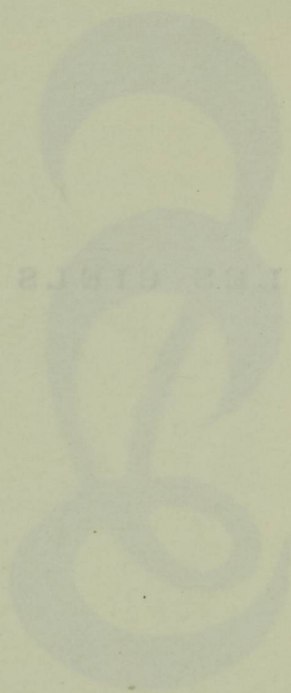


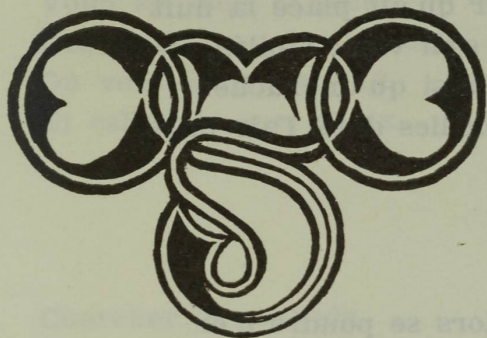
LES CIELS

IN EXCELSIS

Vous ne plus humains
Qui sont dans les hommes
Dans le monde et dans les choses
Et de joie pour les yeux.

Quand les étoiles sont
Dans les yeux et dans les choses
Et rouges comme les
Lorsque vient le jour.





I

IN EXCELSIS

Voici les ciels heureux
Qui sont désir des hommes,
Dans le monde où nous sommes,
Et de joie pour les yeux,

Quand ils s'avèrent bleus
Dans les doux matins clairs,
Où rouges comme feux
Lorsque meurt la lumière,

Pour qu'ait place la nuit
Qui s'en vient étoilée,
Et ainsi qu'un rûcher
D'abeilles dans l'air luies,

Et lors se poudre d'or
Pour se dire en beauté,
Comme femme, en son for,
Use de riz pilé,

Pour plaire à ceux qu'elle aime
De chair et virginale,
Dans les émois suprêmes
Si blanche qui s'étale

Que l'on dirait du ciel
Comme neige tombée,
Ou d'un ange les ailes
A l'heure où l'aube naît.

Voici les ciels et bleus
Des printemps sur les bois,
Où vont les amoureux
Et celles de leur choix,

Chercher la solitude
Pour pouvoir mieux s'aimer,
Et dans la quiétude
Sous le ciel doux d'été,

Et trouver foi en celles
Alors qu'ils ont élues,
Tandis que tout en ailes
Les oiseaux dans les nues,

Passent ou bien aux branches
Chantent dans l'air ardent,
A la vie leurs louanges
Becs tendus, en sifflant.

Or ciel alors brûlant,
C'est amour sur le monde,
Qui passe comme vent
Et sur la terre ronde,

Et c'est le soleil Dieu,
En haut qui le bénit
De rayons radieux
De clartés dans l'air lui.



II

M A R I E

Marie, je t'ai aimée,
Cœur brûlant comme un cierge

Sur l'autel blanc dressé,
Marie, qui étais vierge,

Dont le nom évoquait
La Mère de Jésus,

Marie qui souriais,
Et comme elle, l'Élue

De Dieu, au bleu des ciels
Où les anges en ailes

Volent dans les éthers
Comme oiseaux sur la terre,

Et qui chantent comme eux
Des airs mélodieux,

Au milieu des étoiles
Et là haut qui sont proches,

Sans que rien ne les voile,
Et qu'alors on approche

Comme nef touchent ports
Toutes voiles dehors.

Marie, je t'ai aimée
Comme on s'aime en le ciel

Où la chair oubliée
Il n'est plus qu'âme en ailes,

Que l'on sait et qu'on voit
Dans le plus doux émoi,

Lorsqu'elle s'est donnée
Alors toute à l'aimé,

Dans le rêve ou le songe
En lequel on se plonge,

Pour en faire vérité
Et alors partager

Tout ce qu'on pense ou sait
Sur la terre où l'on est,

Et qui est l'amour vrai
Et lors d'éternité,

Car il est hors la chair
Qui elle est de la terre,

Parfois dite en beauté
Mais alors temporaire.

Marie, tu m'as donné
Ton âme, et moi la mienne

Je te l'ai apportée
Pour qu'elle te soit tienne,

Et pendant des années
Nous avons su bonheur

Dans la vie de Judée
A nous aimer sans leurre,

Les partageant nos joies
Les partageant nos peines,

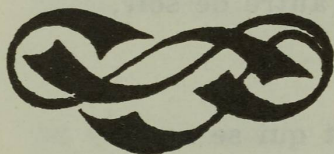
Dans une même foi
De contingence humaine,

Et puis un jour maudit
Marie, tu es partie,

La mort t'ayant touchée,
Et tu t'en es allée,

Ton âme ouvrant ses ailes,
Là haut où c'est les ciels,

Que l'on dit paradis,
Trouver Dieu de merci.



III

COULEURS

Voici le jaune,
Voici le noir,

D'un qui est faune,
L'autre de soir,

Et qui se sont,
Et pour s'aimer

Dans le jour long
Lors rencontrés,

Le jaune en clair,
Le noir de nuit,

Et l'un amer,
Et l'autre lui,

Jaune étant homme,
Et l'ombre femme,

Et dans leur somme
Lors chair et flammes,

Et comme au ciel
Soleil et lune,

Et l'un vermeil,
Et l'autre brune,

Or comme humaines
Sont les couleurs,

Qui savent peines
Et la douleur,

Et joies aussi
Et le bonheur,

Comme nous-mêmes
Aux voies qui mènent

Aux paradis
Ou aux enfers,

Qui sont de vie
Et sur la terre,

En les Judées
Des mois, des ans,

Où croix dressée
Qui nous attend,

Met lors le noir
Et dans nos âmes,

Ainsi qu'un soir
Dans l'air qui pâme,

Ou bien les femmes
Qu'on a aimées

Plus loin allées
Que cœur réclame,

De foi perdue
Dans l'absolu

D'une nuit noire
Et sans espoir,

Or c'est le jaune
Et lui qui rit,

Ainsi qu'un faune,
De clarté luie,

Qu'il nous apporte,
Aux heures mortes,

Quand c'est le doute
Qui nous leurre,

Sur notre route ;
Et quand on meurt

Le met son or
Au drap des morts.



IV

LE LEURRE

Voici le doute
Qui vient et leurre,

L'âme et le cœur
Qui le redoutent,

La paix que l'on
Avait en soi,

Et qui se fond
Manquant de foi,

En ce qu'on croit
Ou ce qu'on voit

Et s'avérait,
On pensait vrai,

Et désormais
N'étant plus sûr,

Se défigure
Et à jamais.

La voici celle
Que l'on aimait

Qui manque d'ailes
Et sans regret,

Qui est concrète,
Et de la terre,

Rien que de chair
Et peu secrète,

Alors se donne
Par à peu près,

Ce qu'on pardonne
Pas exprès,

Parce qu'ainsi
Il est de vie,

Et comme elle est
Fruit de Judée,

De matin né
Comme de nuit.

Or douceur lors
Qu'on s'était faite

Aux rêves d'or,
Ici défaite,

Ce sont les peines
Qui sont venues,

Comme l'haleine
En son for nu,

Du vent d'automne
Qui sur les hommes,

De chagrin donne
Croix, où nous sommes.



V

SUR LA ROUTE

Il est des jours en toi
Où à tous tu te donnes,
Bien qu'il ne soit personne
En ton cœur, sous ton toit,

Et le monde est là-bas,
Attendant sous des ormes,
Le jour qui vient sans foi
De nuit, où hommes dorment,

En l'oubli du sommeil
Des Judées de la vie,
Où c'est sous le soleil
Que la voie est suivie,

De chagrin ou de peines
Quand ce n'est pas des croix,
Car c'est à coupe pleine
En clarté qu'on les boit,

Et que l'on sait alors
Que toute route y mène,
Dans le vent, qu'en son for,
On sent comme une haleine,

Ainsi que sur la mer
Voiles sont sous la brise,
Dans l'air dur et amer
Et dont les flots se grisent,

Il est des jours en toi
Où ton âme elle cause,
Pleurant d'avoir perdu
Sa foi lasse et sans cause,

Dans les rémissions
Qui sont du ciel promises,
Quand on suit l'onction
Avérée aux églises,

Qui promet le pardon
Pour les péchés commis,
Dans le mal d'abandon
Dont on se repentit,

Pour se réincarner
En ailes, comme un ange,
En l'ingénuité
D'un enfant dans ses langes ;

Il est ton cœur aussi
Et lui qui bat son sang,
Qui lui, d'être transi
Pense qu'il perd son temps,

Et alors chantant Mai,
C'est vers celle qu'il aime,
Qu'il s'en va le chercher
Le bonheur et suprême.



VI

P A X

Est-ce ta paix qui vient
Pour que tu sois heureux ?
Il fait dans l'air matin
Et tout bleu sous les cieux,

Et celle que tu aimes
Chante haut dans ton âme,
Comme oiseau sa voix sème,
Elle cependant femme,

Et dont la chair est blonde
Comme sont ses cheveux,
Qui tout deux se confondent
Dans un ensemble heureux,

Tandis que ses yeux noirs
Disent la nuit en elle,
Ou bien aussi les soirs
Et dans leurs ritournelles,

Quand au bord de la mer
Se lève vent amer,
Parlant lors haut dans l'air
Et en-bas sur la terre.

Est-ce la paix qui vient
T'apporter sa douceur,
En ton âme et ton cœur,
Pour, suivant ton destin,

Trouver la quiétude
Qui est joie qui s'avère,
D'aujourd'hui ou d'hier,
Dans sa mansuétude,

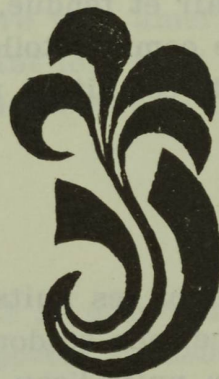
Car celle que tu aimes,
Est elle, telle neufs,
Qui aiment les vents brefs
En leurs émois suprêmes,

Et ses bras font les voiles
De sa chair et tendue,
Et blonde comme étoiles,
Quand elle est dite à nu,

Lorsque dans les nuits noires,
Lors douce, elle se donne,
Comme au puits l'eau à boire
A laquelle on s'adonne,

Or toi, prends lors ton bien,
Dans l'heure elle qui passe,
Oublie ton âme lasse,
Et sois de ce qui vient,

Amour est chose brève,
Et qui tôt lors s'achève,
Prends le ainsi qu'il vient,
Car c'est toujours un bien.



VII

DANS LA PEINE

Sahèle, tu es morte,
Et j'ai connu la peine,
Et qui les pleurs apporte
Quand c'est d'amour qu'on s'aime,

Qu'ensemble on a vécu,
Et partagé alors
Tout ce que l'on a pu,
Ou bien en nous qui dort,

En le cours de la vie
Le plus souvent amer,
Où le cœur et la chair
Ont peiné et subi,

Où seule rémission
Est l'amour qu'on se porte,
Sahèle, qui es morte
Toi qui m'étais d'onction

Dans les jours qui passaient
Au long cours des années,
Et qui me souriais
Dans mes heures lassées,

Partageant mes pensées,
Et lors adoucissant
Ce qui en moi passait
Dans l'heure ou en l'instant,

D'ombre noire avérée
Dans mon âme et à nu,
En qui cherchait sa paix
En haut, dans l'absolu.

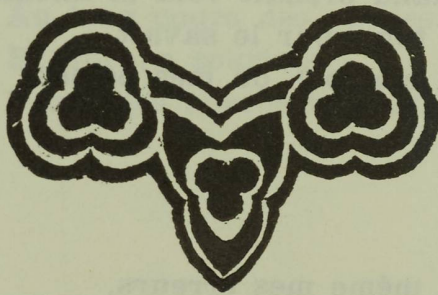
Sahèle, tu m'étais
Comme un autre moi-même,
En tout ce que l'on aime
Et tout ce que l'on hait,

Et ton âme chantait
Quand prenait voix la mienne,
Et ton cœur le savait
Ou ma joie, ou mes peines,

Et même mes erreurs,
Tu me les pardonnais,
Avec une douceur
Et que je t'enviais.

Sahèle, tu es morte,
Mais néanmoins présente
En moi, et qui te porte
En mon cœur et d'attente,

Car mon heure viendra
Comme pour toi sonnée,
Et ce sera lors toi
Que je retrouverai.



VIII

L'AIMÉE

Mon aimée était blonde
Et bleus étaient ses yeux,
Et comme les arondes
Rêvait monter aux cieus,

Pour la trouver clarté
Qu'elle voulait en elle,
Loin de l'ombre avérée
Par la vie et cruelle,

Et qu'elle avait subie
Du cœur comme de l'âme,
Dans des étés de flammes
Et d'hivers eux, transis,

Mon aimée était blonde
Portant robe de faille,
Et à sa taille ronde,
Ceinture comme paille,

Elle allait sur la voie
Marchant à petits pas,
S'en allant chercher foi
Dans le monde là-bas,

Où sont les arbres verts
Et qui sont les forêts,
Qui donnent le couvert
De l'ombre en été frais,

Et dans un grand silence
Où c'est l'heure qui passe,
Et sans plus, se fiance
Au néant de l'espace.

Mon aimée était telle
Et pourtant elle aimait,
Prenant alors des ailes
Dans des désirs discrets,

Qu'elle avérait des yeux
Et de son doux sourire,
Comme il en est aux cieux
Quand les anges soupirent

Ou qu'en bas c'est le vent
De Mai et embaumé,
Son haleine montant
Alors dans les nuées,

Or douceur lors en elle
Que l'on sentait donnée,
Chair qui chantait son ciel
C'était l'amour qui naît,

Et c'était mon aimée
Alors qui m'attendait,
Pour de cœur lui donner
Ce qu'elle désirait.



IX

L'AMER

Te voici ici dans l'amer,
Ame sans foi, cœur sans amour,

Maudissant ta vie sur la terre
Et même la clarté du jour ;

Elles sont mortes tes pensées,
Sans raison ainsi que sans causes,

Et tu ne sais plus désirer
Dans l'humain, ou même en les choses ;

Tout t'est de trop, même toi-même,
Dans les mois qui font les années

Et c'est dans le néant suprême
Que tu es ainsi qu'un damné,

Dans les contingences humaines
Et qui sont elles des Judées.

Tu les as reniés tes rêves,
Tes espoirs comme tes désirs,

Et dans les soirs et qui s'achèvent
Tu voudrais toi aussi mourir

Pour dormir en nuit éternelle,
Puisque tu ne crois plus au ciel,

Ni qu'on puisse se rédimer
De ce qu'on est, qu'on a été,

Et pour subir en cœur et chair
Tout ce qu'on ne peut empêcher,

Sur la voie où l'on a marché
Par des jours noirs ou des jours clairs,

De cœur sanglant et d'âme lasse,
Dans le temps qui va et qui passe,

Et sans espoir nous apporter
De printemps, d'hiver ou d'été,

En nos fors eux, et las, qui peinent
Et de vivre alors prennent haine,

De n'avoir plus rien à aimer
Dans le jour qui meurt ou qui naît,

Or te voici lors, toi perdu
Parmi les hommes et les femmes,

Ame lasse et cœur si nu
Que c'est détresse en toi qui pâme,

Et comme en enfer descendu
Dans du feu qui les dit ses flammes,

Dans le soir là-bas advenu
Et que la nuit qui vient réclame.



X

CHINES FERMÉES

C'est aux Chines fermées de ta vie,
Là-bas sur des montagnes et bleues,

Des femmes jaunes et ébaudies
Qui te sourient de lèvres et d'yeux,

En des robes dorées ou de faille,
Et ceintures de soie à leur taille,

Leurs longs et noirs cheveux dénoués
Comme une nuit sur leur dos tombée,

C'est aux Chines fermées de ta vie
Tes rêves et tes songes qui rient,

Sur des rochers qui touchent le ciel
Où arondes viennent sur leurs ailes

Comme des âmes qui se délient
De la chair qui les ensevelit,

Pour aller trouver la lumière
Dorée, dans la clarté qui s'avère

Dans les éthers bleus et embaumés
Du vent bref passé sur des lauriers,

Là-bas, sis en bas, dans la plaine
Et disant de parfum leur haleine.

C'est aux Chines closes de ta vie
Là-bas sur des divans de soie bleue,

Que s'étendent dans des heures lues,
Des femmes jaunes cœur en feu,

Et la chair de poudre d'or parée
Et les yeux par le khol allongés,

Pour se dire en toute leur beauté,
Et suivant leur désir lors aimer,

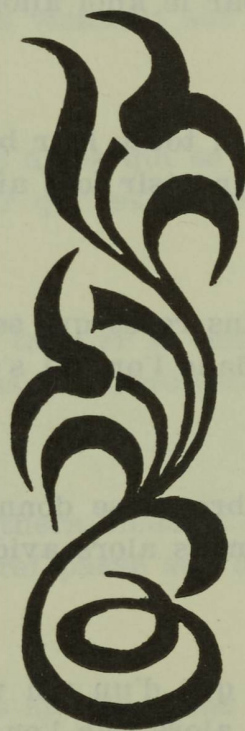
Dans les matins roses qui se lèvent
Ou les jours dans l'or qui s'achèvent,

Et en heures brèves se donner
Et dans des émois alors avides

Où c'est ainsi que d'un vin versé
Les coupes et alors que l'on vide.

Or toi alors pourtant abstiens-toi,
Car ailleurs est celle qui t'es chère,

Celle en qui tu l'as mise ta foi
Et qui t'es ainsi que la lumière.



XI

M A R I E

Voici la pluie qui vient,
Est-ce toi là qui pleure,
Marie, douce à mon cœur,
Blonde comme un matin,

Dis, aurais-tu chagrin ?
Je suis là pour le taire,
Car infiniment chère
Tu m'es en mon destin,

Et je te rêve heureuse,
Et c'est mon vœu sincère,
Car tu es soucieuse,
Et même un peu amère,

Je le sens et le sais
A lire dans tes yeux,
Mais j'ignore l'objet
Qui te nuit sous les cieux,

Est-ce l'ombre dans l'air
Et qui verse des larmes ?
Est-ce ton cœur, ta chair,
De la pluie qui s'allarment ?

Mais tu ne souris plus,
Et garde le silence,
Et c'est vers l'absolu
Que tes regards s'élancent.

Je sais que tu as cru
Jadis au vrai des anges,
Comme les enfants nus
Que ne couvrent que langes,

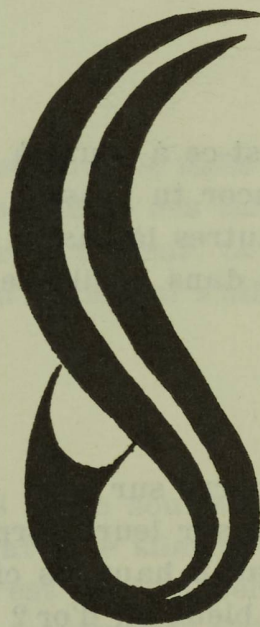
Que tu les évoquais
Par leurs noms les nommant,
Et Gabriel était
Alors le plus fréquent,

Marie, est-ce à ceux là
Qu'ici encor tu penses,
Ou à d'autres là-bas
Dormant dans le silence,

Avec la terre sur eux
Refermée sur leurs corps,
Tandis qu'en haut les cieux
Se dient bleus ou d'or ?

Marie, ne pleure plus,
Souris, car c'est le gage,
De ceux qui cœur à nu,
A aimer, eux, s'engagent,

Je t'aime toi, tu m'aimes,
Et donc nous nous aimons,
Et c'est le bien suprême
Qui est, que nous avons.



XII

AD FINEM

Tu voudrais être heureux
Comme aux temps de jeunesse,
Quand on est amoureux
Du monde alors sans laisse,

De tout ce que l'on voit
En contingence humaine,
Et pour en prendre foi
Sur la voie qui vous mène,

Et se donner à tous
Lors d'ingénuité,
Dans les croyances douces
Qu'on pense vérités,

Dans la clarté des jours
Où c'est cieux qui s'avèrent
Bleus, comme dits d'amour
En soi, et sur la terre,

Et sous lesquels ils passent
Ceux qu'on connaît et celles
Quand on a l'âme lasse,
Qui vous donnent des ailes

De leur sourire doux
Dans l'heure ou dans l'instant,
Se donnant alors tout
A vous dans le moment,

Tu voudrais être heureux,
Comme autrefois, jadis
Lorsque de cœur fiévreux
Tu trouvais paradis

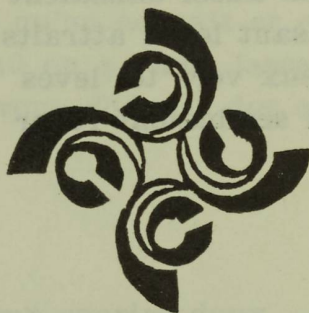
Des femmes qui t'aimaient
Dans les soirs qui chantaient
Tendant vers toi leurs lèvres
Et dans des heures brèves,

Ou bien aussi dansaient
Les disant leurs attraits,
Les yeux vers toi levés
Et qui semblaient rêver

Aux possibilités
D'amours douces et luies
Dans la nuit qui venait
Sous la lune reluie,

Tu voulais le bonheur
Mais elle est là l'automne,
Entrée en toi sans leurre,
Et qui rien ne pardonne,

Et c'est terre approchée,
Et alors qui t'attend,
Pour sur toi se fermer
Lors éternellement.



TABLE

Liminaire	Page	5
En Soi	»	9
Coelestes Aquae	»	47
Les Ciels	»	83

In virtue of the fact
that the same is
not an original copy
it is not to be used.

TABLE OF CONTENTS
The table is
not an original copy
it is not to be used.



Page 8	Liminaire
9	En Soi
47	Contes et Apogée
83	Les Clés



